

Témoignage de Sr. Françoise Pluinage



J'ai vécu à Anderlecht, depuis 1973 dans un quartier pauvre de Bruxelles, où habitent surtout des immigrés d'une part, des personnes âgées belges d'autre part. j'ai travaillé à domicile comme Aide-Seniors pour le compte du Centre Public d'Aide Sociale de la commune (= ménage, toilette, courses, etc.) ce qui m'a fait entrer d'emblée dans la vie concrète et quotidienne des petites gens. Perçue par eux non comme la « dame d'œuvre » qui vient les secourir, ni comme l'assistante sociale qui vient faire une enquête, mais comme la « fille » en service chez eux et avec qui ou plus souvent elles se sentent à l'aise, parce que de même condition. Ce qui est très important pour moi : plus on partage leur genre de vie (logement, travail, fréquentations, loisirs, etc. et même les problèmes de santé, ou encore le fait de devoir vivre seule, de « n'avoir même personne » comme elles disent), plus on voit les portes s'ouvrir et les liens se nouer.

En ce sens, j'ai pu vérifier cette phrase de St Paul (Phil, 3 :8) : « *tout ce qui serait un désavantage, une perte pour moi, est un gain pour la connaissance de Jésus Christ* ». Etant entendu que connaître Jésus Christ, c'est le « faire », être là où il était de préférence : avec les petits. Vivre l'incarnation, comprise dans le sens de ce même lettre des Phil. : Jésus, de condition divine... etc. S'il est un passage de l'évangile qui me parle beaucoup, c'est depuis que j'ai changé de vie. C'est bien le lavement des pieds. D'abord, je le vis chaque jour concrètement ! et puis, c'est pour moi l'attitude essentielle du Christ auprès de chacun de nous, attitude qu'il nous donne la joie de prendre nous aussi devant nos frères, « Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites ! » Et d'ailleurs ce que j'ai compris aussi à travers cette expérience, c'est qu'on est d'autant mieux reçu par les gens qu'on les aborde désarmer, sans supériorité aucune. Vivant cela dans mon travail auprès des personnes âgées, j'ai appris aussi petit à petit à le vivre dans mes relations avec les autres quels qu'ils soient... ce qui ne m'était pas tout à fait naturel, il faut l'avouer !

Au long des jours et des heures de travail. Les confidences viennent vite : les soucis, les souhaits, les souffrances d'aujourd'hui (les dire à quelqu'un, cela soulage déjà à moitié), mais aussi le passé, avec tout son poids de misère, de drames familiaux, de luttes pour en sortir (j'ai appris par là ce qu'était la vie ouvrière il y a 50, 60, 80 ans !) Et souvent je me dis : quel est le sens de toutes ces vies méconnues, s'il n'y a pas le cœur de Dieu pour en recueillir la richesse ? et comment sauront-elles qu'elles comptent pour Dieu, s'il ne m'envoie pas vers elles avec un cœur qui écoute ? voilà déjà une façon pour moi de comprendre : « être instrument de miséricorde ».

Bien sûr, il y a aussi à aider, à maintenir debout le plus longtemps possible (au sens psychologique surtout). Je n'aime guère employer le mot « éduquer » pour des personnes de 70, 80 ans ! Même s'il y a de fait une certaine formation à assurer sans qu'elles s'en doutent, pas au point de vue usage de l'argent, des médicaments, rapport avec le « pouvoir » : médecins, administration, publicité, etc., se rendre compte qu'elles peuvent encore être bonnes à quelque chose, utiles à d'autres. Leur laisser l'initiative chez elles (si souvent on les traite comme des enfants). Après tout, elles qui ont fait pendant toute leur vie le goût des autres (comme femmes à journée, ou en atelier parfois dès l'âge de 11 ans !), elles ont bien le droit qu'on fasse enfin le leur de temps en temps ! je pense au ravissement avec lequel, il y a quelques temps, Mme H., aveugle, s'est exclamée, comme j'avais fait à la minute deux ou trois choses qu'elles demandait : « Eh bien, si on m'avait dit qu'un jour je serais servie comme les riches ! »

Certes, elles ont parfois des exigences ou des manies plutôt énervantes pour l'aide-seniors, il y a des caractères plus difficiles ou plus aigris que d'autres. Mais l'on découvre aussi chez elles des trésors de courage, de bienveillance, de charité purement évangélique. Dommage qu'il n'y ait pas la place ici pour raconter quelques histoires !

On me dira peut-être, et je me dis à moi-même de temps en temps : ce n'est qu'une goutte d'eau dans la mer, même dans ce monde déjà limité des personnes âgées. Ne faudrait-il pas agir aussi à plus long terme, sur les structures de la société et sur la mentalité générale vis-à-vis du 3 -ème âge ? nous en avons discuté parfois dans nos réunions d'aides-seniors, par exemple. Mais il faudrait peut-être aller plus loin et s'engager dans des mouvements comme le syndicat des pensionnés ou associations du même genre (Encore une fois, je crois qu'il vaut mieux agir avec les gens, à Egalite, que pour eux et du haut de ma richesse : compétences, relations, etc.). Et puis, malgré tout, je pense qu'il y a une échelle des valeurs évangéliques qui fait passer avant l'efficacité et le grand nombre, l'attention portée à chaque personne pour elle-même... Mais c'est une question qui n'a pas fini de me perturber !

Je sais que le problème turlupine aussi pas mal de sœurs en Belgique : trop âgées ou peu douées pour la « politique », et mal préparées à l'action sociale par le genre de vie et de travail qu'on avait avant, que pouvons-nous faire au-delà de la conversion personnelle et quelques services dans notre entourage ? Faut-il en avoir mauvaise conscience ?

En plus de ce métier d'aide-seniors, j'ai été responsable de la Pastorale dans deux homes de personnes âgées, l'un assez important (180 lits) relevant du CPAS (Centre Public d'Action Sociale) d'Anderlecht, l'autre plus petit (une vingtaine de pensionnaires), home privé sur le territoire de ma paroisse. J'ai visité aussi quelques personnes chez elles ou dans d'autres homes.

Il serait trop long de raconter ici comment j'ai pris conscience de la solitude et de la détresse dans ces milieux (quelle différence avec le confort et la sécurité de nos communautés !). Mais là encore, pas moyen de ne pas être interpellée par la miséricorde du Christ, qui avait pitié de toutes ces brebis sans pasteur, de la foule des malades qui se pressaient sur son chemin. Et c'est si peu de chose ce qu'on peut y faire ! du moins il faut le faire, être là, ou plutôt permettre au Christ d'être là par nous. Si j'ai été régulière à y aller, pendant très longtemps, alors ils ont pu peut-être croire que Dieu ne les laissait pas tomber, que Dieu est fidèle. « Quand on est la messagère du Bon Dieu », m'a dit un jour le portier du home (socialiste !), « on est toujours la bienvenue »...C'est dire comme Jésus « Qui vous reçoit, me reçoit » !

Là non plus, je ne travaillais pas seule et j'avais l'occasion de revoir avec d'autres mon action en participant à des équipes de visiteurs de malades ou d'Aumôniers d'hôpitaux, à des journées de formation. Mais encore une fois, le meilleur accès à ce monde-là a été pour moi très humble et très concret : j'ai fait mon stage d'aide-seniors comme aide-infirmière dans le home, avant d'y revenir plus tard pour visiter et porter la Communion. Aussi les malades et le personnel ont appris à me connaître « sur le terrain ». Ils savaient d'ailleurs que je continuais le même genre de travail et j'avais ainsi toute la sympathie. « Au fond, m'a dit un jour le Directeur du home, vous êtes de chez nous ? Mais oui, vous êtes de la maison, n'est-ce pas, puisque vous travaillez au CPAS comme nous ! »

À côté de ces deux pôles d'activités : mon travail d'A-S et les visites dans les homes, je crois mentionner aussi, et c'est tout aussi important à mes yeux, ma simple présence dans le quartier où je vis, les relations de voisinage, avec les immigrés notamment (entre autres, ceux qui habitent ou ont habité les appartements au-dessus ou en-dessous du mien: italiens, turcs, marocains, africains...), avec un service ou un dépannage de temps en temps, et

la participation à ce réseau d'entr'aide qui sous-tend la paroisse, de façon plus ou moins organisée ou spontanée, et qui est un des côtés les plus sympathiques de quartiers comme le nôtre.

De façon plus large, j'ai eu aussi des occasions de partage sur la justice sociale avec des laïcs, des prêtres, des religieuses engagées dans le monde populaire: chaque mois, une équipe pastorale ouvrière a Anderlecht, chaque semaine une petite communauté de quartier autour d'une eucharistie quotidienne domestique, sans oublier la journée de prière mensuelle chez moi et les réunions provinciales des Dames de Marie ! dans tout cela je dirais bien que ce qui compte pour moi, outre une information plus large sur les problèmes du Tier-Monde ou du Quart-Monde, c'était surtout, non tant le contenu de la rencontre, que le réconfort de voir l'engagement des autres, la où vivait chacun et chacune, de voir la façon de réagir aux problèmes et aux événements, et d'en être interpellées. C'était d'autant plus important pour moi que je vivais seule.

Mais quant à la réalité sociale, je crois qu'on ne l'approche pas vraiment qu'en vivant dedans. Plus les années ont passé, plus je suis devenu allergique au bla-bla et même à l'écriture ! (Où sont les Moissons d'antan ! Mais n'y a-t-il pas un temps pour chaque chose : un temps pour parler et un temps pour se taire, un temps pour écrire et un temps pour vivre ?) Je ne dis pas qu'un débat en équipe, un article d'une revue, un fait-divers à la TV, ne peuvent rien apporter. Mais on les « reçoit » tout autrement après avoir changé de milieu. Quand on a descendu soi-même ne fut ce que de quelques degrés dans l'échelle sociale, le point de vue change sur tout : les événements, les gens, les opinions. Et pour cela il faut bien qu'un jour ou l'autre la grâce du Seigneur fasse faire le pas, des belles idées et bons désirs aux gestes concrets, si minimes soient-ils. Minimes, certes, et même dérisoires au regard de toutes les situations d'injustice à changer dans le monde. Mais gestes assez signifiants tout de même pour exprimer une volonté de rupture avec la situation d'injustice où je me retrouvais personnellement. Tant qu'on n'a pas honte d'avoir toujours les bonnes places dans tous les domaines, et tant que cette honte n'a pas amené à essayer de changer de place, on peut parler ou entendre parler de justice sociale, mais cela reste de la théorie. Tandis que si on change concrètement quelque chose à sa situation, à sa vie, c'est un point de départ à partir duquel tout devient possible. Tout reste encore à faire, mais on est libéré pour le faire. N'est ce pas cela la conversion ?

Et le rôle de la Congrégation, a-t-on demandé ? évidemment, sur place, c'est plutôt avec des laïcs, un prêtre ou l'autre et des Sœurs d'autres Instituts qui vivent comme moi seuls ou en petites fraternités, que je travaille. Une autre façon de « faire Eglise » plus souple et peut être moins repliée sur elle-même et plus ouverte au peuple de Dieu. Les gens du quartier d'ailleurs ne se préoccupent pas de savoir à quelle congrégation nous appartenons, ils ne le savent même pas, d'habitude. Pour eux il suffit que nous soyons des « sœurs » et que nous vivions avec eux, au milieu d'eux.

Au point de vue D.M.J., bien sûr, c'est bon de savoir qu'on ne vit pas en franc-tireur et que les autres vous soutiennent, et tendent vers le même engagement en d'autres lieux et avec d'autres moyens, selon l'âge et la vocation personnelle. Et vis-à-vis de notre milieu social disons « préconciliaire », il est bon aussi que nous ayons donné ce témoignage d'essaimer dans des quartiers moins favorisés et de consacrer aux pauvres quelques vies que la Congrégation aurait bien pu employer à maintenir ses œuvres à elle, ou à peupler ses communautés ! c'était monter dans les actes que nous ne sommes pas là pour nous-mêmes mais pour les autres.

Mais n'allons pas maintenant reporter dans le domaine social l'ardeur quelque peu triomphaliste que nous mettions à bien faire marcher nos écoles : sur le front de la justice sociale, nous ne devons pas nécessairement être partout, ni les plus nombreuses, ni les meilleures ! Nous ne le sommes d'ailleurs pas ! D'autres font les choses mieux que nous : connaissons-les, soutenons-les ou plutôt laissons-nous soutenir par eux. Collaborons dans la mesure de nos moyens, pourvu que nous puissions dire un jour comme le Christ : « je suis au milieu de vous comme celui qui sert »

C'est curieux : depuis que je suis « retraitée », mon agenda est beaucoup plus rempli qu'avant, lorsque j'étais enseignante et puis aide-senior, et il y a beaucoup plus de gribouillis, pas seulement à cause de mon écriture, qui n'améliore pas, mais parce que mon horaire est beaucoup plus bousculée, à la merci des rendez vous manqués, remis, changés par mes plus ou moins jeunes « clients » (de 10 à 40 ans !), mais puisque j'ai choisi, il y a quelques dizaines d'années déjà, d'être ici dans le quartier à leur disposition...

Ils sont, comme on le dit à la Pentecôte, de toutes races, de toutes langues, de tous pays : Turquie, Maroc, Sicile, Amérique latine, Rwanda, etc... Au début, ils m'étaient envoyés par des gens du coin : pharmacien, docteur, assistant social, professeur de l'école ou du collège. Puis le bouche-à-oreille a fonctionné, ainsi que les relations familiales : j'ai vu arriver le frère, les sœurs, le mari, les belles-sœurs, et les amies des belles-sœurs, et tout un petit groupe de jeunes femmes : turques, plus tard avec leurs bébés, parfois ! Et puis des gens de la rue, qui voyaient entrer et sortir de chez moi des jeunes de tous styles, sont venus demander aussi...

Il va sans dire qu'avec un tel assortiment, qui, de plus, varie d'année en année, il n'y a plus à prévoir de programme, ni de projet personnel à réaliser coûte que coûte. Il suffit d'être là, pour en aider d'autres, quand ils le demandent, à réaliser leur projet, leur vie à eux !

Je ne sais pas quel auteur (humoriste ? psy ?) disait : « A quoi reconnaît-on une mère de famille ? C'est que, quand on la rencontre et qu'on lui demande comment elle va, elle vous répond : « Ah ! le plus jeune a la rougeole, l'aîné a du mal en math à l'école, mon mari a eu de l'avancement à son travail, etc. etc. » Et bien, je sens parfois que je deviens un peu comme ça, et que je répondrais facilement moi aussi (après toutefois un préambule, inévitable à mon âge, sur mes rhumatismes aux genoux !), « Comment ça va ? eh bien, Latifa a eu son diplôme d'infirmière, J. Claude le Rwandais a raté sa 2^e, Aylilé va avoir son bébé, Rebecca se dépêche d'achever son mémoire avant de rentrer en Equateur, Rosario, le délégué syndical, est de nouveau en bataille avec son patron de Mercedes... »

Cela paraît peut-être modeste et même terre à terre, en tous cas bien loin des grands débats politiques et sociologiques, je ne me sens d'ailleurs pas très attirée par les institutions, les organisations (tout en respectant ceux et celles qui s'y consacrent !). Toutefois, je ne travaille pas seule à Cureghem, il y a tout un réseau informel et amical qui s'entraide pour dépanner les gens du quartier,

Et ceux qui viennent chez moi me font découvrir pas mal de choses, des milieux qui ne m'étaient pas familiers. Car on fait du français, soi-disant, mais cela mène à tout. Un seul exemple pour ne pas allonger : Rosario était venu pour améliorer son orthographe et apprendre à lire tout haut (car les copains-ouvriers se moquaient de son accent italien et son français d'illettré !). Mais je lui sers surtout de secrétaire pour ses lettres de délégués syndical, et du coup j'ai découvert l'importance de la vie sociale dans une entreprise, et toute la complication des rapports entre les hommes ! Et maintenant qu'il est aussi entraîneur sportif pour le club d'enfants où il a mis son fils, je dois m'initier non plus seulement aux autos mais au foot, pour l'aider à écrire ses rapports hebdomadaires sur les mini-matches. Et puis, il y a eu le courrier à l'avocat pour le divorce de son frère- et même une lettre d'amour par téléphone pour un copain qui lui demandait de l'aider à faire revenir sa femme !

Et Dieu dans tout ça, me direz-vous ! l'annonce de J.C ? La spiritualité ? Hélas, je m'aperçois que j'ai dépassé les limites prévues pour cet article et je n'ai rien encore rien dit de la question des religions, des rapports avec les musulmans, en majorité dans ce quartier. Là aussi, je n'ai pas de belles théories sur la question (vous pouvez les

trouver dans les livres parus sur le sujet !). Il y aurait bien des choses vécues à raconter mais, par écrit ce serait trop long ! ce sera (peut-être ?) pour une prochaine fois, dans 5 ou 10 ans !

Sr. Françoise Pluinage